

.....

LE DÉFI DU BAC

**« MAIS QUELLE EST
MA PLACE DANS
CE MONDE ? »**

**Notes de la rencontre de Julián Carrón
et Francesco Barberis
avec les Terminales de CL-Lycée**

Milan, le 12 février 2020

.....

CL

Le défi du bac
« Mais quelle est ma place dans ce monde ? »
Notes de la rencontre de Julián Carrón et Francesco Barberis
avec les Terminales de CL-Lycée
Milan, le 12 février 2020

Chants : *Canzone dell'ideale*
La strada

Francesco Barberis. Bonsoir à tous, enseignants et lycéens de Première et de Terminale, rassemblés ici à Milan et dans plus de 80 villes en visioconférence en Italie, en Suisse, au Portugal et en République Tchèque. Nous sommes ici parce que votre vie de lycéens nous presse : ce moment, si dramatique et en même temps si exaltant, met en valeur les interrogations fondamentales, fondamentales pour tout le monde, mais si vibrantes à votre âge : « Mais quelle est ma place dans ce monde ? », « Pourquoi vaut-il la peine de vivre ? », « Comment ne pas se tromper dans les choix pour l'avenir ? », « Et au fond, est-ce si grave que cela de se tromper ? ». Nous voulons poser toutes ces questions, et d'autres qui émergeront aujourd'hui, à Julián Carrón, qui est un père pour nous. Au fond, nous ne cherchons pas simplement des réponses, ce que nous voulons, c'est ne pas perdre l'origine de ces questions. Nous cherchons donc bien plus que des réponses, nous cherchons quelqu'un qui embrasse ces questions, quelqu'un qui les fasse siennes, un père qui soit disposé à marcher avec chacun de nous, à faire avec nous tous les pas nécessaires pour saisir dans la vie les réponses à nos interrogations. Aussi sommes-nous reconnaissants d'avoir Julián, pour pouvoir partager avec lui un bout de chemin. Nous avons reçu beaucoup de contributions. Je voudrais vous en lire deux pour introduire la première question : à quoi sert l'effort d'apprendre ? L'une d'entre vous écrit : « Pendant ces quatre années de travail intense a mûri en moi la conscience que plus j'approfondis les sujets, et plus je me rends compte qu'il y a beaucoup de choses que je ne sais pas. Cela m'a toujours poussée à être encore plus curieuse, à travailler plus. Mais aujourd'hui, je me sens submergée devant une complexité et une variété d'événements et de personnes. J'ai un terrible désir de comprendre (je n'ose pas dire de résoudre) les grandes interrogations. Peut-on parvenir à une vision complète de la réalité ? Car je me sens déjà limitée au départ ! Maintenant, je me sens insatisfaite et je perçois mes limites non plus comme une occasion, mais comme une limite, parce que ce que je désire (le bonheur, l'amour, la justice, l'égalité pour tous) me semblent des objectifs trop éloignés de la réalité. Alors, comment observer la réalité sans perdre de vue mes objectifs ? »

Un autre ami avoue avec beaucoup de simplicité : « Je voudrais être heureux, mais je ne peux pas parce que l'école et le travail m'empêchent de faire des choses dont je pense qu'elles me rendraient plus heureux, par exemple suivre partout l'équipe de Bologne, même en déplacement : c'est ce à quoi je tiens le plus au monde mais, à cause des obligations scolaires, j'ai manqué plusieurs fois ces rendez-vous. Ou alors j'aimerais voyager à Londres avec mes amis, mais je ne peux pas parce que je dois passer mes examens. Bref, il y a beaucoup de moments où j'ai été prisonnier et je n'ai pas pu faire quelque chose qui me rendait vraiment heureux. Comment être heureux dans les circonstances, comme celles du travail et du lycée, qui, en ce moment, semblent m'empêcher de l'être ? »

J'aurais une question sur le bac et la période qui nous en sépare. J'ai besoin de voir que le fait de devoir rester à la maison pour réviser n'est pas une perte par rapport au niveau de vie que je désire. Je veux voir que je n'y perds rien. Par exemple, il m'est arrivé de devoir renoncer à aller à l'action caritative [Par le terme « action caritative » on indique un geste de charité proposé et guidé qui rythme la vie de manière régulière (hebdomadaire ou bimensuelle). Le but n'est pas de résoudre des situations personnelles ou sociales de nécessité, mais de les partager, pour s'éduquer à concevoir et à vivre toute la vie comme partage, comme « charité », selon la nouveauté apportée par le Christ ; ndr] un samedi parce qu'il fallait que je révise pour un contrôle. Ma sensation était

que je perdais quelque chose (l'action caritative, dans ce cas). Mais je ne veux pas de cela. Comme le bac se rapproche de plus en plus et que la quantité de travail augmente, j'ai vraiment besoin d'expérimenter que rester à la maison et réviser n'est pas perdre quelque chose, que ce n'est pas un moins. Comment faire ? Est-ce vraiment possible ? Pour l'instant, c'est comme si j'étais forcée de rester enfermée à la maison alors que, dehors, il y a une magnifique journée.

Julián Carrón. Je peux te poser une question ? As-tu déjà vécu une circonstance concrète, particulière, où tu n'avais pas l'impression de perdre quelque chose ? Tu dis : « Si je dois rester à la maison pour réviser, je ne peux pas aller à l'action caritative ». Quand tu choisis, tu écarteras toujours quelque chose d'autre ; nul n'a le pouvoir d'être partout à la fois. C'est donc un problème grave, parce qu'aujourd'hui il se pose pour les révisions, demain ce sera autre chose. Par conséquent, affronter la question de savoir comment vivre le détail de façon à ne pas perdre tout le reste est essentiel pour vivre, pas seulement pour le bac. Comme nous l'avons toujours dit, pour répondre, il faut partir de l'expérience. As-tu déjà vécu une expérience dans laquelle, en vivant un détail, tu avais l'impression claire qu'il y avait tout dans ce moment et que rien ne te manquait ?

Une circonstance où je devais tout de même renoncer à quelque chose ?

Carrón. Une circonstance dans laquelle, ayant choisi quelque chose, tu ne t'inquiétais pas de devoir renoncer à autre chose, où rien d'autre ne te manquait. C'est la question que chacun doit se poser, autrement nous serons toujours bloqués par la pensée que, quelle que soit la situation dans laquelle nous nous trouvions, nous perdrons quelque chose.

En ce moment, aucune expérience ne me vient à l'esprit ; je pense plutôt à quand je dois rester à la maison pour réviser et que je me dis : « Mais je ne peux pas aller parler avec tel ami ! ».

Carrón. C'est une expérience que nous partageons tous, n'est-ce pas ? Alors, si nous ne trouvons pas de réponse à la question, cela nous arrivera toujours, par rapport à chaque chose ! Bienvenue au club de l'humain, où vous commencez à voir ce que c'est de vivre ! Alors, la question est de savoir comment je peux vivre chaque circonstance, chaque fragment de vie, sans rien perdre de crucial pendant que je le vis. Un célèbre théologien catholique a utilisé cette expression : « Le tout dans le fragment ». Comment vivre le tout dans le fragment ? Ce n'est pas ton problème à toi, parce que tu serais petite et limitée, mais c'est le problème de chacun. Jésus aussi, en tant qu'homme, en tant que Dieu incarné, a vécu cela ! Comme l'Évangile le raconte, Jésus a été envoyé (il le dit Lui-même de Lui-même) aux brebis égarées de la maison d'Israël. Il aurait pu avoir envie d'aller à Rome, à Athènes, à Corinthe. Mais le dessein de Dieu était que tout passe à travers le rapport avec ceux qu'il avait devant lui en Palestine. Jésus vivait cette forme particulière avec une intensité totale. Il ne se plaignait pas de ce qu'il perdait, il jouissait pleinement de chaque détail, de chaque situation. Quand il était invité à un festin de noces, quand il allait ici et là, il vivait avec une intensité sans pareille tout ce qu'il avait devant lui. Il était présent au présent, chaque circonstance, chaque instant étaient pleins de « quelque chose » qui rendait cet instant unique. C'est le défi qui attend chacun de nous. Et dans certains moments, nous pouvons commencer à l'expérimenter. Par exemple, quand on tombe amoureux, on sent le frisson devant la personne aimée et on dit : « Je ne voudrais pas partir d'ici ». Cela t'est arrivé une fois ou l'autre ?

Oui !

Carrón. Tu vois ? Ce dont nous parlons, vous l'avez sous les yeux, mais comme vous êtes distraits, vous ne vous rendez pas compte de ce qui arrive et de comment cela arrive. Si tu fais attention, tu commences à voir qu'il y a des moments dans lesquels une présence est si déterminante que, dans cet instant-là, tu n'as pas la sensation de perdre quelque chose.

Oui, mais seulement au moment où c'est devant moi !

Carrón. D'accord, mais un seul de ces moments suffit pour rompre le barrage : cela veut dire que tu peux vivre chaque instant comme cela, parce que tu as vu que c'est possible d'en vivre un sans perdre quelque chose. Tu aimerais ? Ce serait la fête de l'instant ! De chaque instant. Alors, des moments comme ceux du bac, où la vie te lance un tel défi, sont des occasions précieuses, à ne pas perdre, à garder précieusement, parce qu'elles te forcent à te demander : « Qu'est-ce qui remplit l'instant que je vis ? » Nous serons toujours soumis aux limites de temps et d'espace, à un moment

donné, nous ne pourrions jamais être à deux endroits à la fois. Mais dans certains moments, nous ne voudrions être nulle part ailleurs, tant ils sont pleins ! Alors, la question est d'être attentifs : « Qu'est-ce qui remplit cet instant au point que je n'ai pas l'impression de perdre quoi que ce soit ? » Tu as un beau défi devant toi ! Bien plus important que le bac. Par rapport à ce défi, le bac est un jeu d'enfant.

Maintenant que la fin du lycée et le bac approchent à grands pas, je suis très anxieux pour l'examen, mais surtout je me demande s'il restera quelque chose de ces cinq années et, si oui, quoi. Je pense surtout à la scolarité : je ne voudrais pas penser qu'il n'est rien arrivé en cinq ans de significatif, que je puisse emporter en sortant du lycée. Quant au travail, malgré mes efforts, je n'arrive jamais à apprendre tout ce que je devrais, et comme je le voudrais. Je voudrais travailler toutes les matières avec le même regard, avec la même attention avec laquelle je travaille les sciences, les maths et la physique. Je sais que c'est possible parce que cela m'est arrivé quelques fois : par exemple, une fois, j'ai travaillé avec une fille du lycée artistique qui avait pour l'art le même regard que celui que j'ai pour les matières scientifiques. En l'entendant parler, j'ai compris clairement qu'elle voit dans l'art bien plus que moi. Cela m'est arrivé aussi avec ma prof d'italien : quand elle explique une poésie, tout est clair, tout est plein de sens ; ensuite, à la maison, je relis la poésie et je vois tout autre chose que ce qui m'est apparu en classe. J'aimerais travailler toujours de cette manière, mais comment faire, puisque je ne peux pas toujours travailler avec mon amie et que, tout seul, j'ai plus de mal et cela me prend plus de temps ? Cela a fait naître deux questions : la première est que je ne suis pas assez doué pour faire tout ce que je voudrais faire, et donc parfois je m'énerve contre moi-même à cause de ma lenteur, même si je sais très bien que je n'y peux rien. La deuxième dépend de la première : puisque je ne peux pas tout faire en peu de temps, il faut que je trouve du temps ailleurs, si bien que je suis souvent obligé de renoncer à d'autres choses. Je vis cette situation et cette limite comme une perte et un échec. C'est pénible de vivre comme cela, et je ne voudrais pas continuer comme cela jusqu'au bac. Comment changer de regard ? Et en attendant ce regard, y a-t-il quelque chose dans le travail qui vaut tout ce à quoi je renonce ? Comment le fait de ne pas réussir à tout faire peut-il ne pas être vécu comme une perte ?

Carrón. Tu as déjà commencé à voir, à certains moments, que certaines présences, comme celle de ton amie ou de ta prof, t'introduisent à une manière d'être dans la réalité qui t'exalte. C'est le premier constat. Il est essentiel que vous commenciez à en prendre conscience, comme cela t'est arrivé. Tu vois, tu as déjà dans ton expérience, même si tu « n'es pas doué », une démonstration du fait que la manière d'être dans la réalité que tu désires est possible : elle t'est arrivée, autrement tu ne l'aurais pas raconté. Alors, la question est de s'apercevoir de ces moments où tout est plein de sens, se demander ce qui arrive alors. Tu as dit : « Cette circonstance a été pleine de sens ». En étant attentif, chacun peut trouver dans son expérience des moments de ce type. Mais si on est distrait, on peut avoir le Mont Blanc sous les yeux et le prendre pour une souris. On ne le voit pas, non parce que le Mont Blanc n'est pas là et parce que sa beauté ne s'impose pas, mais parce qu'on est distrait. Un caillou ne s'émerveille pas de la beauté des montagnes. Il s'agit donc de te rendre compte que tu as déjà vécu (toi, toi qui ne te considères pas comme doué, pas un autre) des moments pleins de sens. Alors, pour que ce qui t'est arrivé s'étende à chaque aspect de la réalité, il s'agit de reconnaître que le fait d'être doué n'a rien à voir. En effet, tu as pu vivre des moments pleins de sens tels que tu étais : ta *performance* n'avait rien à voir. Le découvrir nous libère tous. Ce qui rend une circonstance différente n'est pas le fait d'être doué ou pas, mais une *présence*, qui remplit de sens ce moment : une prof arrive et te fait vivre la lecture d'une poésie avec une intensité extraordinaire, à laquelle tu ne serais pas arrivé tout seul. Si on est attentif, on peut vraiment faire un chemin, en suivant les présences dans lesquelles on voit arriver une intensité qui n'exclut rien. Alors, ta question commence à trouver une réponse : il ne s'agit pas de renoncer aux choses, mais de les vivre intensément. Il faut seulement suivre ce « plus » que tu as vu chez ton amie et chez ta prof, et petit à petit, cette manière d'être dans la réalité deviendra toujours plus la tienne. Alors, pour que la lecture d'une poésie puisse vibrer en toi comme elle vibre chez ta prof, qu'est-ce que tu

dois faire ? Simplement te laisser générer par cette présence, de telle sorte qu'à un moment, quand tu liras cette poésie, tu pourras t'émuvoir comme elle s'est émue en te l'expliquant en classe, au point de faire vibrer chacun, même toi ! Qui t'empêche de le faire ? Qui vous en empêche ? Personne ! Mais cette manière de se « laisser générer », personne ne peut le faire à ta place, cela fait partie du chemin qui te revient. On dit parfois : « D'accord, mais il n'y a pas toujours une personne qui, par sa présence, me fait vibrer ; si elle était là... », et alors on se plaint. J'y pensais ces jours-ci en rencontrant un ami qui se plaignait parce que, comme il a fini ses études et qu'il a commencé une nouvelle vie, on ne peut plus se voir aussi souvent que quand il allait à la fac ; exactement comme toi : « Ma prof n'est pas toujours là, telle camarade de lycée n'est pas toujours là pour réviser ». À cet ami qui se plaignait, j'ai rappelé un passage de l'Évangile. Un jour, les disciples se trouvaient dans un bateau avec Jésus, et ils se sont aperçus qu'ils avaient oublié le pain. Bien qu'ils aient été témoins de deux miracles grands comme des châteaux (deux multiplications de pains comme il n'y en avait jamais eu dans l'histoire), ils ont commencé à se disputer parce qu'ils avaient oublié le pain. Tu pourrais dire : « Tu vois ? Quand Il n'est pas là, ils se plaignent ». Mais je disais à mon ami : « Le problème, c'est que Jésus était là, à côté d'eux, dans le bateau ! Et ils continuaient à se plaindre ! Le problème n'était pas qu'ils étaient seuls, parce que Jésus était avec eux, mais pour eux, c'était comme s'il n'était pas là. Alors, pour montrer où était le problème, Jésus ne fait pas un miracle de plus. À quoi cela aurait-il servi, après tous ceux qu'ils avaient déjà vus ? Qu'est-ce que Jésus apporte alors ? Il pose trois questions aux disciples. La première : « Combien avez-vous ramassé de pains en plus après la première multiplication ? ». Puis : « Et combien après la deuxième ? ». La troisième question : « Vous ne comprenez pas encore ? » (Cf. *Mc* 8, 19-21). Jésus ne fait pas d'autre miracle, mais il les éduque à utiliser pleinement la raison, de façon à se rendre compte qu'ils ont avec eux le seigneur du « fournil ». S'ils n'avaient pas compris, c'était parce qu'ils n'avaient pas encore bien utilisé la raison, jusqu'à reconnaître qui ils avaient devant eux et qui était Jésus.

Si tu ne fais pas ce travail quand tu lis une poésie différemment grâce à cette prof, si tu ne laisses pas entrer la nouveauté de regard de ton amie sur cette matière artistique, tu ne grandiras pas. Comme ta prof, Jésus aussi veut que tu profites pleinement chaque fois que tu lis une poésie ! Tu aimerais ? Tu aimerais que la présence de ta prof suscite en toi un goût tel pour la poésie que tu ne puisses plus aller te coucher sans en lire une ? Pour que cela arrive, il faut une ouverture qui dépend de toi, qui fait partie de ton initiative, et que ces présences t'aident à avoir. Les suivre est facile (mais pas automatique). En effet, ton moi a tellement vibré grâce à cette prof que tu ne peux plus t'en passer, de même que tu ne peux plus te passer de profiter d'une œuvre d'art ou de quelque chose de beau, une fois que tu en as fait l'expérience grâce à ton amie. En laissant entrer cette nouveauté qui t'atteint à travers eux, tu grandis, tu te développes. Au lieu de ressentir un sentiment d'échec, au lieu de renoncer à quelque chose, tu commences à élargir le regard sur d'autres choses que tu voyais avant de façon réduite. Bref, d'abord tu te trouves face à une amie qui commence à élargir ton regard, puis face à une prof qui l'élargit encore, et tu commences à devenir toi aussi capable de regarder, tu commences à profiter de tout ! Imagine le génie de don Giussani, qui nous fait écouter de la musique, lire de la poésie, qui nous propose l'art quand nous sommes ensemble, qui nous introduit au chant, à la liturgie, à la beauté de la nature, etc. En restant dans une compagnie comme la nôtre, on commence à élargir le regard pour profiter de tout. Si tu étais seul, tu ne serais pas éduqué à cela. Ce quelque chose « de plus » que tu découvres dans les études te permet, en t'impliquant, de ne renoncer à rien, parce que tout t'est redonné d'une autre manière. Mais c'est possible parce que tu appartiens à un lieu, à un lieu donné. En appartenant à un lieu précis, historique, concret, fait de présences humaines pleines d'une proposition de sens pour la vie, cela change ta manière d'entrer en relation avec la réalité : chaque chose est pleine de tout. En effet, c'est une histoire particulière qui nous introduit à la totalité : nous aussi, toi et moi, qui sommes de pauvres types, qui ne sommes pas très doués, qui n'avons pas la sensibilité de ta prof et de ton amie du lycée artistique, en restant dans un lieu comme celui-là nous changeons, nous sommes constamment ouverts à toute la réalité. Cela t'intéresse ? Merci !

Barberis. Certains d'entre vous ont écrit qu'ils ont peur de perdre ce qu'ils ont trouvé.

Le bac suscite en moi un double sentiment : d'un côté, j'ai envie de l'affronter parce qu'étant dans une filière linguistique, j'étudie quatre littératures différentes et, au fil de ces années, je me suis rendu compte que la littérature ne m'intéresse pas ; je veux donc aller à la fac pour étudier quelque chose qui me plaise et me passionne vraiment. De plus, en entendant mes amis plus âgés parler du monde magique de l'université, je veux voir moi aussi comment il est, je veux y aller, parce que je les vois plus contents que moi, qui passe souvent mes heures de cours à attendre qu'elles se terminent. De l'autre côté, et je pense que c'est normal, ou du moins commun, j'ai une peur qui voudrait m'empêcher d'aller à la fac, qui voudrait me faire rester au lycée, et surtout la peur d'arriver à l'oral et de ne plus me rappeler ce que j'ai appris pendant l'année. En réalité, la peur principale est celle dont parle Massimo Recalcati dans son livre L'ora di lezione (L'heure de cours, n.d.t.), dont notre professeur de philosophie nous a fait lire un extrait pendant la première heure de cours en septembre : « Le baccalauréat est une ouverture sur une terre inconnue, parce qu'il marque la fin du monde fils-élève et le début des choix qui feront notre destinée. Il faut prendre la parole à la première personne. Dans le baccalauréat, la certitude de la terre de l'enfance se termine, et commence l'instabilité aventureuse de la mer. Dans chaque épreuve, il y a toujours le risque de l'effondrement ou de l'ivresse de la liberté. La véritable angoisse se situe toujours vis-à-vis de notre liberté et de notre destinée ». Il y a donc en moi la peur et l'angoisse de devoir faire un choix qui déterminera mon avenir, l'angoisse de me tromper, de ne pas trouver ce pour quoi je suis faite, ma vocation. Je sais que cela fait partie du passage à l'âge adulte, du fait de grandir, mais cela n'enlève pas la peur. Ma question est donc : comment vivre le bac et le choix des études plus sereinement, comme je le voudrais ?

Carrón. Le baccalauréat constitue pour vous un test du chemin que vous avez parcouru ces années, bon gré mal gré. La plupart des questions que vous avez, en effet, ne concernent pas spécifiquement l'examen du bac mais, comme nous venons de le voir, la peur, ou comment vivre un détail sans perdre le tout ; autrement dit, elles concernent la vie. Le bac est une occasion d'apprendre ce qui est essentiel pour vivre, et il est donc précieux. Une circonstance telle que le bac est un révélateur. Que faut-il pour pouvoir affronter le bac avec une forme de légèreté, disons, avec une certaine audace ? Que répondrais-tu ? Comment te prépares-tu au bac, quand le problème est la peur ? C'est une question que chacun de vous doit se poser : « Qu'est-ce qui me prépare au bac ? ». Je t'offre une aide : on se prépare au bac en vivant le présent, en découvrant dans le présent ce qui aide à surmonter la peur. Si tu ne fais pas l'expérience de cette victoire dans le présent, non seulement tu ne te prépares pas à affronter l'examen, mais tu crains simplement l'avenir, sans rien pouvoir faire. Tu peux faire quelque chose, alors, pour te préparer au bac : vérifier dans le présent ce qui te permet de ne pas succomber à la peur. Et cela ne concerne pas seulement le bac, ou le fait de devoir te mettre à réviser (parce qu'il faut travailler, bien entendu) : la question, en effet, est de savoir ce qui, dans la vie, te rend actrice en première personne, ce qui te permet d'être face à cette circonstance avec tout toi-même, sans être déterminée par la peur. Le présent est la seule chose que nous ayons : le passé n'existe plus, le futur n'est pas encore entre nos mains ; cela ne sert donc à rien de nous agiter pour l'avenir, cela ne résout pas le problème de la peur. Qu'est-ce qui peut t'aider pour affronter l'avenir ? Le présent ! Alors, de quoi as-tu besoin quand tu as peur ? Commence à le découvrir maintenant, pas demain ou le jour de l'examen. Et que ceux d'entre vous qui ont encore deux ans devant eux ne perdent pas de temps, autrement ils arriveront au rendez-vous du bac (et ensuite de la vie) pleins de peur ! Bougez-vous, mes amis, nous passons l'épreuve du bac en vivant le présent ! Utilise donc le présent et observe ce qui te donne la sérénité de l'affronter ; tu sauras ainsi comment trouver la sérénité pour affronter aussi l'examen du bac. Tu comprends ?

La vie est facile, mais il faut démasquer le mythe du bac : si vous le percevez comme une menace, comme une épée de Damoclès, c'est à cause d'une fragilité dans le rapport avec le présent. Alors, des fourmis deviennent des géants ; non qu'elles le soient, mais parce que la peur les fait paraître

plus grandes qu'elles ne sont. Observez ce qui, dans votre expérience, vous a permis de vaincre la peur, ce qui permet de la surmonter. L'ampleur démesurée que prennent certaines choses, la peur qu'elles suscitent, est proportionnelle à notre inconsistance. Une certaine peur que vous ressentez maintenant ne dépend pas de l'examen du bac. Alors, si quelqu'un pense : « Pourquoi m'inquiéter de la vie pendant le lycée ? Je travaille, et c'est tout, je ne m'intéresse pas au reste parce que c'est inutile », je l'attends au tournant. En effet, le problème de la peur ne se résout pas en révisant et c'est tout, mais en vivant et en faisant une expérience. Si vous faites le parcours du lycée sans utiliser ce temps pour grandir, pour intercepter ce qui suscite une consistance personnelle (qui vous met en mesure d'affronter les défis de la vie), quand viendra le bac, malgré toutes vos « révisions et c'est tout », vous serez en proie à la peur. Certains pensent être plus malins en disant : « Je n'ai pas à m'inquiéter de faire un chemin pendant ces années, parce qu'au fond je n'en ai pas besoin, je me contente de réviser, sans m'occuper de tout le reste ». Mais c'est une déformation de la réalité, parce que tu vaud plus que tes révisions, tu as en toi des questions déterminantes qui vont au-delà de ce que tu apprends, qui concernent ta consistance, ta certitude, ta manière d'être face au réel, ce dont tu as besoin pour vivre. La vie est unie, et il est donc utile de commencer à comprendre qu'on peut profiter du bac pour réviser et en même temps pour apprendre à vivre ; autrement, demain, vous vous trouverez dans la même situation de peur et d'inconsistance quand vous devrez commencer à travailler ou vous marier, quand vous devrez affronter les imprévus de la vie. Si, en vivant les années de lycée, vous grandissez comme personnes, comme « moi », cela vous permettra de tout affronter. Autrement, vous pourrez être d'excellents étudiants, mais des personnes fragiles, et il suffira d'une petite brise, un *pfift*, et vous vous effondrerez. Dommage que, bien souvent, nous oublions ce qui est le plus nécessaire pour vivre. Le bac est donc une occasion éclatante pour faire émerger « la » question. C'est une occasion à regarder en face. Commencez à en parler entre vous : dans cette circonstance, qu'est-ce qui vous aide le plus ? Qu'est-ce qui vainc la peur ? Qu'est-ce qui vous a permis de ne pas vous effondrer dans certaines situations ? De cette manière, vous tirerez profit de ce que vous avez vu émerger dans votre expérience. Courage !

Face à la question de savoir ce que je ferai l'an prochain, je reste perplexe, parce que je ne sais pas ce que je désire. Non que je ne sache rien faire ou que je n'aie pas d'idées, mais j'ai l'impression d'être quelqu'un de normal, avec des passions et des désirs normaux. Il me semble ne rien voir qui me corresponde au point de décider d'y consacrer toute ma vie. Une prof me disait que, pour découvrir ce qui me convient, la première chose à faire est de comprendre qui je suis, mais devant la question : « Qui suis-je ? », je reste muette, parce que je ne sais pas qui je suis. Alors, pour découvrir quoi faire, ce que j'ai trouvé de plus intelligent a été de me concentrer sur mon travail, qui est le lieu le plus immédiat dans ma vie...

Carrón. Vous voyez ? Nous faisons abstraction de la question : « Qui suis-je ? », et nous nous concentrons sur le travail, en pensant résoudre ainsi le problème.

Mais plus je me concentre sur le travail, et plus les idées se font confuses ; rien, en effet, ne me semble vraiment fait pour moi. Cela me met en crise parce que je ne comprends pas quel est mon rôle dans le monde, je ne comprends pas ce que je suis appelée à faire, à être. Alors, devant le choix de la fac, ce n'est pas la peur de me tromper qui domine, mais la peur de ne pas trouver ma place, qu'il n'y ait pas de place pour moi.

Carrón. Ce que tu dis est très intéressant, parce que cela montre la valeur du chemin que l'on fait. Je m'étonne de voir que vous dites des choses éclatantes sans vous en rendre compte. Tu perçois le problème parce que tu es perplexe pour ce qui concerne ton avenir. Et qu'est-ce qui t'est venu à l'esprit pour le résoudre ? Te concentrer sur ton travail. Parfait ! Cela a été une tentative de réponse, n'est-ce pas ? Mais tu n'as pas pour autant trouvé la bonne réponse ; en effet, il a fallu que tu vérifies si ta tentative était la bonne. Et quel a été le résultat de cette vérification ?

Que ce n'était pas vrai, que cela ne me correspondait pas.

Carrón. Tu disais que tu étais plus confuse. Vous voyez ? L'expérience ne nous trompe jamais : tu as fait des pas dans une certaine direction, et tu t'es immédiatement rendu compte que tu faisais

fausse route, parce que tu étais plus confuse. On dit : « Pourquoi m'inquiéter de qui je suis ? Je me consacre à mon travail, et comme cela, mes idées se feront sans doute plus claires ». Et tu as vu au contraire que tes idées se sont faites plus confuses. Si tu tires profit de cette expérience, au lieu de dire : « Cela me met complètement en crise », tu peux revenir à la question que tu avais laissée de côté : « Qui suis-je ? ». Alors, quand tu penses « Je ne comprends pas quel est mon rôle dans le monde, je ne comprends pas ce que je suis appelée à faire, à être, j'ai peur de ne pas trouver ma place », quand ces questions, qui avaient surgi très clairement dans ton esprit, t'assaillent, tu te rends compte que te jeter dans le travail n'est pas le bon chemin pour répondre. Alors, le problème du bac a fait ressortir (et c'est tout l'avantage de l'affronter) l'importance de ce que tu as dit au début : « Devant la question posée par ma prof : “Qui suis-je ?”, je suis restée muette, je ne sais pas qui je suis ». C'est magnifique, parce que tu t'en es rendu compte, alors que tu aurais pu aller de l'avant pendant des années sans t'en rendre compte, en essayant de répondre à tâtons. En voyant tes tentatives échouer, qu'est-ce que tu as compris de toi ? Qu'est-ce que tu as appris de cette expérience ? Que tu es plus que le travail, que tu as un désir, une grandeur qui te fait te rendre compte de ce qui ne te correspond pas. Maintenant, tu sais qui tu es, tu as émergé à tes propres yeux : « Je suis plus que mon travail, parce que mon travail seul ne me tire pas de la confusion. » Ta grandeur est apparue sous tes yeux, pas en faisant un cours de philosophie (avec tout le respect pour le professeur de philosophie, bien entendu !), mais en voyant émerger de ton expérience la portée de la question : « Qui suis-je ? ». C'est précieux, tu commences à te rendre compte que tu ne peux pas réduire ta vie à un seul aspect, parce que cela te rend seulement plus confuse. Quand ton moi émerge et que tu commences à juger ce qui arrive, tu commences à élargir le regard : « Quel est mon rôle dans le monde ? ». C'est la question que tu peux suivre maintenant, au lieu de t'abandonner à la peur de ne pas trouver ta place. Mais es-tu vraiment sûre qu'il n'y a pas de place pour toi dans le monde ? En regardant en face toutes ces questions, tu t'aperçois que tu es en train de faire un chemin. Et tu commences à relever des signes, des allusions qui t'aident à découvrir ta place dans le monde. Tu verras toi-même comment tu le découvres ! Merci.

Barberis. Dans une lettre que nous avons reçue, l'une d'entre vous demande : « Dans quelle mesure est-il juste de faire d'une passion et d'un talent ma voie ? Répondre à sa vocation signifie-t-il se lancer dans ce qui semble enflammer le plus mes centres d'intérêts ? Prendre une autre voie plus confortable et plus profitable mais qui, à première vue, ne semble pas correspondre à mon être peut-il exclure le bonheur ? »

Ces jours-ci, je me surprends émerveillée, avec dans le cœur une grande attente et un degré de confiance que je n'ai jamais eu. C'est une année particulière : j'ai derrière moi quatre ans de lycée bien pleins, et je m'aperçois maintenant combien les visages que j'ai rencontrés et les faits qui me sont arrivés ont été pensés pour moi, comme une robe sur-mesure. Je prends toujours plus conscience du fait que le tout qui m'a entourée ces dernières années et qui est toujours présent est fait sur mesure pour moi ; tout a servi et sert à me rendre toujours plus moi-même, un moi plus vrai. Et je m'aperçois que, quand je saisis ce « tout » et que je dis oui, la réalité m'amène toujours à quelque chose de grand ; c'est comme cela que, ces derniers mois, j'aborde le choix des études. J'ai une hypothèse de plus en plus concrète, et elle me semble me convenir. Au cours de ces cinq années, j'ai toujours eu un dada, au début c'était « je veux aider les personnes parce que c'est injuste qu'elles n'aient pas la même possibilité que moi », si bien que je suis passée du désir d'être architecte pour construire des maisons-hôpital à celui d'être infirmière. Avec le temps, ce dada a grandi, mais plus j'avançais, et plus je comprenais que ni infirmière, ni architecte ne me convenaient, à cause de données simples : d'un côté, mon manque d'envie d'étudier tout ce qui concerne la science et, de l'autre, le fait que les heures d'architecture au lycée ne me plaisent pas. Alors, j'ai cessé d'analyser ce dada pour comprendre dans quel travail ou filière je pourrais le vivre, et je me suis mise à regarder et à me regarder. J'ai commencé à me découvrir dans mes relations avec mes camarades de classe, à l'action caritative, avec mes neveux et dans ma manière

d'aimer mes amis. Et, à la fin de l'année dernière, j'ai découvert la filière Sciences de l'Éducation. Cet été, j'ai décidé d'aller en Afrique pendant deux semaines comme bénévole pour vérifier l'intuition que j'avais eue. La vérité est que je ne suis pas rentrée d'Afrique avec la certitude de vouloir être éducatrice, mais il m'est arrivé là-bas quelque chose d'extraordinaire : dans cette réalité, j'ai dit mon deuxième grand « oui ». C'était un contexte difficile, au début éprouvant, jusqu'à ce que je voie des personnes simples qui vivaient et étaient heureuses ; je ne pouvais pas ne pas les suivre, si bien que j'ai dit « oui ». Ce « oui » m'a rendue encore plus moi-même, et en même temps plus Sienne. Ce fait m'a accompagnée jusqu'à maintenant. Dans ma vie, j'ai reçu des signes, face auxquels la seule chose dont je puisse témoigner est qu'ils me conduisaient toujours plus à Lui. Maintenant, je choisis l'éducation, parce que la réalité (et non l'idée que j'ai de moi) semble me pousser dans cette direction. Mais si mon intuition n'était pas la bonne et que, dans un mois, je doive remettre mon choix en discussion, je suis partante, parce qu'après la vie (non sans épreuves, mais pleine) que j'ai vécue, je ne peux pas ne pas faire à nouveau confiance et suivre ce qu'Il me donne. Mais il me reste une question : malgré la confiance que je surprends en moi et le désir de vivre pour Lui, je me demande comment vérifier les signes et la voie que je m'appête à choisir, comment comprendre que c'est vraiment là que les signes m'amènent ?

Carrón. Qu'as-tu appris de ce parcours que tu as fait ?

À regarder.

Carrón. Parfait ! Net et précis. Tu as appris à regarder. Et au début, que faisais-tu, au lieu de regarder ?

Je suivais mon idée.

Carrón. Tu pensais. Puis, tu t'es déplacée de penser à regarder ; avant, tu pensais devenir architecte, puis infirmière, puis je ne sais quoi. Et cela ne faisait que te compliquer de plus en plus la vie. Alors, tu as commencé à regarder. Et qu'est-ce que tu regardais ?

Ce que j'avais sous les yeux.

Carrón. En particulier ? Tu sais, la réalité est très grande.

Je regardais ce qui m'arrivait.

Carrón. Autrement dit, tu étais attentive aux signes à travers lesquels tu pourrais repérer des indications de réponse à ce que tu te demandais, pour comprendre le lien entre ce que tu voulais faire et le désir que tu avais en toi, la voix de l'idéal qui t'appelait. La voix de l'idéal est plus réelle que nos pensées, elle ne te quitte jamais : tu peux aller jusqu'en Afrique, et elle est encore là, pour faire ressortir sous tes yeux tout ce qui arrive. Si tu l'écoutes, tu commences à voir les signes. Donc, pour répondre à ta question, tu n'as qu'à suivre la méthode que tu as apprise : regarder. Tu viens de le dire, la méthode est de regarder : « Je me suis mise à regarder et à me regarder ». Autrement dit, tu as commencé à être attentive aux signes. Comment vérifier les signes de la voie que tu t'appêtes à choisir ? Comment comprendre où les signes t'amènent ? C'est une question d'attention. Quand tu les détectes, tu commences à voir où ils t'amènent. « Ah, voilà, c'est cela, et pas ceci ». Don Giussani dit alors que trouver la bonne réponse n'est pas une question d'intelligence (avant, tu utilisais l'intelligence, dont tu ne manques pas, et tu avais différentes pensées), mais d'« attention ». Découvrir la vérité, le vrai chemin pour toi, la réponse à ta question, c'est comme trouver un trésor. Qui le découvre ? Celui qui est attentif. Il n'y a rien à inventer : si tu es attentive aux signes, tu percevras à un moment donné que ton désir de te donner aux autres commence à prendre forme en quelque chose ; si tu suis et vérifies cette intuition, tu pourras voir si elle tient dans le temps, si les signes te confirment que le chemin que tu as choisi est le bon. Si tu dis : « Je vais à Bologne » et que, le long du chemin, tu vois des panneaux indicateurs qui affichent « Turin, Turin, Turin », la réalité t'envoie quelques signes que tu as peut-être fait fausse route ! Mais si, chaque fois que tu vois les signaux, ils te disent : « Bologne, Bologne, Bologne », ils te confirment le choix que tu as fait d'aller à Bologne. Cela signifie que, dans l'expérience, tu trouves la confirmation du bon ou du mauvais choix. Il suffit d'être attentive. C'est simple !

Je me découvre pleine et heureuse quand je me mets au service de l'autre, quand je me sens utile pour l'autre. C'est ce que j'ai découvert en participant à l'action caritative. J'ai toujours pensé que la voie qui me permettrait sans doute de mieux réaliser cette exigence était de m'inscrire en Médecine, mais maintenant, je me demande si ce n'est pas seulement une idée, une pensée que je me suis construite et si je regarde vraiment ce qu'il m'est demandé de faire, ce qu'est vraiment ma vocation. Comment le comprendre ?

Carrón. Vous voyez, à un moment donné, à l'intérieur de votre parcours humain, de votre chemin personnel, apparaît la question : « Quelle est ma vocation ? De quelle manière puis-je me mettre au service de l'autre ? ». On ne peut pas envisager certains choix sans que surgisse en soi une grande question : « Comment puis-je servir l'autre ? », comme le disait aussi notre amie qui est intervenue juste avant. Qu'est-ce qui peut nous aider à répondre ? Je ne vais pas détailler ici toutes les étapes, mais si tu prends le livret *La voce unica dell'ideale* ([La voix unique de l'idéal, *ndt*], San Paolo, Cinisello Balsamo-Mi 20118), tu peux commencer à entrevoir le chemin. Je résume les suggestions que nous avons données ces dernières années, en suivant don Giussani. Premièrement : regarder « l'ensemble d'inclinations et de talents naturels » que le Mystère nous donne, pour les mettre au service des autres. Deuxièmement : reconnaître « les conditions inévitables ou les circonstances inévitables » comme « indicateurs de la voie à entreprendre ». Troisièmement : identifier « ce dont le monde et la communauté chrétienne ont besoin », ce que tu perçois comme le plus urgent maintenant. Pour choisir entre tout ce que tu pourrais faire dans la vie, tu te demandes : « De quoi la société et l'Église ont-elles le plus besoin maintenant ? ». Don Giussani conclut que « le jugement doit naître de l'ensemble de ces facteurs réunis » (cf. L. Giussani, in J. Carrón, *La voce unica dell'ideale*, op.cit., p. 17-24). C'est à nouveau une question d'attention. Si tu es attentive, tu pourras distinguer la voie : « D'après mes inclinations, les talents que le Mystère me donne, en tenant compte des circonstances dans lesquelles il m'a mise, de quoi le monde a-t-il besoin, de façon à pouvoir mettre à son service tout ce que j'ai reçu ? ». C'est comme si tu percevais (et c'est très beau) que tu ne peux pas décider ta vocation sans saisir le lien avec la totalité, car tu ne pourrais pas être heureuse en t'isolant et en pensant à toi-même, puisque ton humanité fait surgir la conscience que tu ne peux être vraiment toi-même que dans la relation avec les autres. C'est pourquoi, pour pouvoir identifier ta vocation, tu commences à voir quelles sont les nécessités les plus urgentes et essentielles dans le monde d'aujourd'hui ; tu le fais en dialoguant avec tes amis, avec les adultes : tu dialogues avec tous ceux qui peuvent t'offrir des signes qui t'aident à comprendre le plus grand besoin, pour lequel cela peut valoir la peine de t'inscrire en Médecine, ou de faire autre chose. Merci.

Je désire faire des études de médecine, car je suis sûre que la relation avec l'autre qui vit une douleur plus grande que la mienne peut me faire beaucoup grandir, et c'est ce que je désire le plus de mon futur travail. De plus, chaque fois que j'étudie le corps humain, sa perfection me fascine. En même temps, je suis inquiète de devoir passer les prochains mois et l'été dans les livres, car c'est très difficile de réussir le test d'admission ; alors, je me demande comment les révisions pour le bac et pour les tests d'admission peuvent me satisfaire sans que je dépende uniquement du résultat.

Carrón. Et pourquoi tu le fais ? Si tu veux ne pas travailler, tu peux le faire. Alors, pourquoi le fais-tu ?

C'est ce que je veux !

Carrón. Et donc ? Il faut vous poser ces questions toutes simples, autrement, on dirait que quelqu'un vous force à faire certaines choses. Personne ne vous oblige ! Tu ne veux pas réviser, tu ne veux pas passer ton été à travailler ? Va à la plage, où est le problème ? « Eh, mais j'aimerais faire médecine... ». Mais alors, tu as une raison, qui émerge dans ta conscience dès que je te provoque. Je ne veux pas te convaincre de travailler ; il suffit que je te pose une simple question, et la « voix unique de l'idéal » qui vibre en toi te pousse à dire : « C'est ce que je veux faire ! ». Cela commencera peut-être à te donner des raisons de réviser. Si tu n'as pas de raisons de réviser,

pourquoi le fais-tu ? Tu passeras ton temps à te plaindre : « Pour qui je fais ceci ? Et cela ? ». Est-ce qu'un adulte peut t'imposer quoi faire ? Personne ne peut rien te commander, parce que c'est ta vocation, la tienne ! C'est le Mystère qui a mis en toi certains talents, qui t'a fait naître avec certains talents, qui t'a fait faire une certaine forme d'expérience, comme tu l'as raconté : la relation avec ceux qui vivent dans la douleur ; ce n'est peut-être pas le cas pour tous, mais à toi, il a donné cette perception de la douleur des autres. Tu ne l'as pas décidé toi-même, tu t'es retrouvée avec ce talent, avec une certaine sensibilité ; d'autres fuient en voyant quelqu'un qui souffre, mais toi tu dis : « C'est important pour moi ». Tu vois des signes du Mystère, tu entends la voix unique de l'idéal qui te fait vibrer, qui ne te dit pas : « Maintenant, je te commande de faire ceci », comme si elle t'écrasait (combien de fois nous nous plaignons quand quelqu'un veut abuser de son pouvoir et mortifier notre créativité). Le Mystère fait émerger en toi, dans ton expérience, une certaine sensibilité, comme s'il te disait : « Tu te rends compte de combien cela embellit la vie ? » ; il te remplit de raisons telles que tu trouves suffisamment de plaisir pour arriver à réviser même pendant l'été. Ensuite, c'est à toi de vérifier. C'est intéressant de voir comment surgit en vous la vibration devant les choses. C'est pour cela que j'aime tant le dialogue avec vous, parce que j'apprends plus en voyant comment le Mystère fait émerger votre moi : personne ne vous a fait sa petite leçon ; en vous plaçant simplement face à une question, vous commencez à voir ce qui vibre en vous. Donc ça suffit, tu as tout ce qu'il te faut pour faire le chemin ! À toi de décider si tu suis cette suggestion, ou si tu la jettes à la poubelle, parce que personne ne te force à le faire. Car tu ne dépends pas de tes résultats, tu vauds plus que tes résultats, alors décide. Courage !

En ce moment, j'ai été traversée par une rafale d'émotions au sujet du choix de mon avenir. Après avoir parlé avec un adulte, j'ai eu le courage de regarder en face ce que je voulais réellement faire, sans me laisser décourager par tous ceux, autour de moi, qui me rappelaient que ce serait difficile d'entrer, que je n'aurais pas le temps de préparer l'examen d'admission. Je contextualise pour que ce soit clair : je désire entrer dans une école de cinéma, avec trois sélections à passer, et seulement six places disponibles. J'ai commencé tout de suite la préparation, si bien que je devais très souvent décaler d'autres engagements pour m'y consacrer. J'ai enfin trouvé quelqu'un et quelque chose qui a démonté tous ces jugements négatifs et pessimistes et qui m'a dit que cela valait la peine de tenter. Voilà pourquoi, ces jours-ci, une question a surgi en moi : je me sens appelée à de grandes choses (comme l'écrit Etty Hillesum), je sens que quelque chose brûle en moi, mais la terreur de ne pas entrer dans l'école me paralyse parfois les jambes, car je suis consciente que je vivrais l'année suivante avec le regret de ne pas avoir pu réaliser ce à quoi je me sens appelée. Comment faire quand cette peur, liée à tous les reproches sur mon choix, prend le dessus ? Je sais que ma place est là, je ne saurais pas l'expliquer avec des mots, parce que c'est quelque chose en moi ; mais je n'ai pas la certitude d'y arriver. Comment m'en remettre totalement à ce que je désire quand la porte par laquelle passer est si étroite ?

Carrón. À nouveau, comme on le disait tout à l'heure, on peut être déterminé par la peur, les reproches ou le regard des autres. Qu'est-ce qui te libère, qui te décoince maintenant ?

Le fait qu'en me préparant pour la sélection, je suis heureuse...

Carrón. C'est tout ! Suis cela, car toutes les difficultés que tu as eues jusqu'à maintenant ne t'ont pas arrêtée, et c'est la réalité qui te dira s'il est possible ou non de faire l'école de cinéma. Mais, indépendamment du fait que tu parviennes à y entrer ou pas (attention, c'est très important), tu as déjà grandi à travers cela. Puisqu'il n'est pas dit que l'on puisse réaliser toujours ce que l'on veut, il faut accepter que quelqu'un demande : « En mettrais-tu la main au feu qu'il n'y a pas d'autre voie ? ».

Non !

Carrón. Très bien, heureusement que tu es loyale, parce que cela te libère. Tu fais de ton mieux, comme tu le fais, mais tu ne peux pas être absolument certaine, au point d'en mettre la main au feu, que c'est la seule voie possible. C'est déjà libérateur. Tu peux donc aller tranquillement à la sélection, parce que si ce n'est pas ta voie, cela veut dire que le Mystère t'en prépare une meilleure,

que tu ne connais pas encore. Mais si on se bloque en disant : « Ça ou rien », c'est fini. C'est pour cela que je vous provoque, je ne suis pas ici pour vous consoler en disant : « Ça ne fait rien, contente-toi, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? ». Je mets la barre haute et je te demande : « Peux-tu mettre ta main au feu que c'est la seule voie ? ». Et toi, avec loyauté, tu me réponds : « Non, je ne le sais pas ». Je ne suis pas le Père éternel, je ne suis pas un gourou avec la réponse prête pour chaque question, je suis ici plein de la curiosité de voir comment le Mystère, qui t'a donné cette passion, te conduit au destin et comment il fera de tout ce qu'il t'a donné un bien pour toi et pour tous. Mais s'il te prépare quelque chose de plus intéressant, es-tu disponible ? Comment te le fera-t-il savoir ? Au fil du chemin que tu parcours, parce que, indépendamment du résultat, tu es déjà en train de faire l'expérience que tu grandis, que cela te libère des contrariétés extérieures, de tous les jugements et les regards, au point que tu vas de l'avant sur ton chemin. Cela te rend toi-même, toujours plus toi-même. Si le parcours actuel te conduit directement au but que tu as fixé, ou si c'est un entraînement pour autre chose, le Mystère te le fera savoir, mais entretemps, tu es toujours plus toi-même. Ce que tu désires est déjà en train de se réaliser, tu deviens toi-même, ce qui est bien plus important que l'image que l'on se fait de son avenir ; si demain survient un imprévu que tu ne peux pas imaginer maintenant, tu pourras tirer profit de l'expérience actuelle, la seule qui te permet de tenir face à n'importe quelle éventualité. Le Mystère, qui est génial, peut avoir préparé pour toi un chemin encore plus beau, que tu ne connais pas, comme quelqu'un qui, lors d'une excursion, se perd et se trouve sur un chemin encore plus beau que le parcours qu'il avait projeté. Je pourrais te raconter (c'est un peu tard maintenant, je me contente de l'évoquer) comment c'est arrivé pour moi : qui aurait pu imaginer que quelqu'un comme moi, né dans un petit village de campagne d'Estremadura, en Espagne, viendrait vivre à Milan ? C'était absolument imprévisible ; la randonnée que le Mystère me préparait, je ne risquais pas de l'imaginer. Mais elle s'est révélée plus intéressante que celle que j'avais imaginée pour moi. Qui sait ce que ce sera pour toi.

Barberis. Comme l'un de vous ne pouvait pas venir, je vous lis ce qu'il a écrit : « Jeudi dernier, j'avais l'oral blanc du bac ; j'avais peur même de l'oral blanc, et penser au mois de juin ne faisait qu'augmenter cette peur. Heureusement, je n'étais pas seul : je suis tombé amoureux. C'est incroyable comme un seul mot peut changer radicalement et de manière inattendue la vie de chaque jour, tant à l'école qu'à la maison. J'avais même envie de réviser, le bac lui-même me faisait plaisir, moi qui avais peur aussi de l'oral blanc. Ce serait magnifique d'avoir tous les jours un tel stimulus ! Mais ce vendredi, juste quand j'attendais ce geste que j'aime tant, quelque chose a changé, je ne me suis pas senti aimé de la manière exceptionnelle habituelle. Alors, pour ce bac, je ne voudrais que des personnes qui m'aiment, des amis qui m'accompagnent et qui m'aiment pour pouvoir repartir sans cesse. C'est si beau de faire les choses quand quelqu'un m'aime ». La question est : quels sont les compagnons de route dans cette aventure ?

Carrón. Les découvrir fait partie de l'aventure ! On pense que c'est la personne dont on est amoureux et, à un moment donné, on découvre que cela ne nous aide pas suffisamment. Alors, comment découvrir les compagnons de route ? C'est une question de méthode. On les choisit sur documents ? Cela dépend des goûts ? De notre imagination ? Rien de tout cela : en vivant, on découvre quels sont ceux qui nous tiennent vraiment compagnie dans n'importe quelle situation. C'est de ces compagnons dont nous avons vraiment besoin, parce nous ne savons pas quelles opportunités le Mystère nous a préparées, tant elles pourront être belles et différentes de ce que nous imaginions. L'essentiel est donc de découvrir ces vrais amis. Comment ? En vérifiant qu'il y a des compagnons à chaque étape de notre chemin, et pas simplement à certains moments ou pour un sentiment quelconque, qui peut disparaître à tout instant. Il s'agit donc de compagnons de route qui nous rappellent constamment l'idéal et ainsi gardent vivant en nous le feu qui ne meurt pas, comme nous l'avons chanté au début. Tout est contenu dans cette chanson : « Je serai avec toi », voilà la compagnie idéale qui ne nous abandonnera jamais ; « je serai avec toi », parce que « Je t'ai mis une main sur le cœur, toujours avec toi, comme un feu intérieur qui ne meurt pas ».

Bonne route, mes amis !

Barberis. Merci. Je te demande une dernière chose, Julián. Cela concerne le pèlerinage à Czestochowa. Peux-tu nous redire le sens de ce geste, que le mouvement propose en conclusion du parcours scolaire ?

Carrón. Il me semble que ce dont nous avons parlé cet après-midi nous indique l'utilité que peut avoir un geste comme le pèlerinage à pied. On pourrait dire : « Une fois que j'ai fini le lycée, que j'ai eu le bac, quel sens cela a-t-il ? Maintenant, j'ai atteint l'objectif ». Mais ce soir, on a vu que ce dont vous avez vraiment besoin n'est pas seulement d'identifier ce que vous étudierez, mais de découvrir ce qui nous permet d'affronter tous les défis de la vie : qu'est-ce qui nous libère de la peur (pour le bac ou le choix des études) ? Qu'est-ce qui nous donne notre consistance ? Qu'est-ce qui répond aux besoins fondamentaux que nous avons ? C'est tout cela qui est en jeu dans un geste comme le pèlerinage, car c'est un moment, à la fin du lycée, pour tirer plus consciemment les leçons de ce que l'on a vécu. Vous l'avez vu, l'imminence du bac est une occasion pour commencer à faire le point sur soi-même, face à tous les défis que l'on a. Le pèlerinage est un geste qui convient pour cela, si bien que vos amis plus grands, qui y ont participé ces dernières années, l'ont perçu et vécu comme à l'unisson du besoin qu'ils avaient. Bien d'autres initiatives peuvent disparaître, mais pas ce geste : quiconque s'intéresse à lui-même le perçoit comme profondément adapté. Le problème n'est pas seulement celui des études, des vacances ou du fiancé, la question est de vivre, et c'est tout l'enjeu du pèlerinage. Le pèlerinage est un geste dans lequel on se donne le temps de regarder ce qu'est l'idéal qui vibre en nous.

Ciao !

©2020 Fraternité de Communion et Libération